

# LE QUÉÂTRE DU TOTIDIEN

Le quéâtre du totidien du quéâtre

## Série télé : Cam 141

Le cinéma a disparu. Il s'est fondu dans le quéâtre, cette représentation où les arts et les spectacles ne trouvent plus à se différencier les uns des autres, ni d'avec leur propre promotion ou de la « vie » sous tous ses aspects. Les techniques sont partout les mêmes. C'est le moment d'exception que nous choisissons pour trouver enfin le cinéma, dans son histoire réelle et donc dans ses possibilités de création enfin révélée dans le calme qui se met à régner autour de lui. Tout a fui vers une forme de pompe mondaculaire qu'on peut regarder tranquillement, seul à la voir, comme on doit être seul à voir : on ne regarde rien par les yeux des foules, qu'une forme de houle, de roule ma poule, fascinant et écoeurant, selon le temps. Le film de cinéma « Série télé : Cam 141 », pilote, d'un projet à épisodes, n'est pas seulement le prototype de ce feuilleton futuriste, mais de la projection d'une autre lumière sur le cinéma. Commentaires Raoul Gutembert.

Ici Raoul Gutembert en direct de l'Imajestie. Le film des Comte qui est donné en première vision mondiale ce soir oblige à revoir toute l'idée de réel et de spectacle sous la notion de « Quéâtre ». « Série télé : Cam », le film de cinéma par épisodes des Comte, introduit à la nouvelle donne imagistique. Comme par hasard, c'est dans cette toute nouvelle salle de spectacle, l'Imajestie, en présence de son altessissime Le géantquinouï Prince-Monseigneur Laponéon, que se donne la première.

Qu'on ne comprenne presque rien à ce qui se dit (ce qui vaut souvent mieux) institue un aspect de la sérialité de ce feuilleton qui peut devenir une sorte d'« enquête » se révélant peu à peu au cours des épisodes.

Une abondante documentation sur tous les thèmes évoqués est disponible sur le site lassitude.fr, vers lequel le spectateur est redirigé. Il n'y a là aucun triomphe, aucun succès de la sorte habituelle, c'est à dire de la sorte éloquentte, telle que l'adhésion des masses la sanctionne ou a l'obligation de la confirmer.

Pour citer de ce dernier critère un exemple atroce, et pour vous occuper pendant la durée du film, je me remémore une projection du film *Starwars* à Los Angeles, en 1977. La foule faisait la queue nuit et jour pour voir le film. Chaque séance s'achevait systématiquement par une *standing ovation*, la salle entière debout, applaudissant à tout rompre, pendant 10 minutes, puis s'arrêtant brusquement comme à un signal invisible et sortant. Et ainsi de suite — tournée suivante... Cela dégagait l'odeur d'une usine de saucisse, moderne, parfaitement rodée.

Si l'on n'est pas en état de ressentir un dégoût profond pour un tel phénomène — et tous ceux du



même ordre —, on passe totalement à côté de quelque chose. On ne peut vraiment accéder à rien de correct, jamais. Aller vers la compréhension de la série « Cam » demande un effort que son éventuel succès futur ne facilitera pas! Souhaitons-le « hypothétique ».

L'horreur spécifique qui se dégage des faits de masse, lesquels ne devraient à vrai dire n'inspirer qu'une indifférence placide (qu'importe en effet que des bestiaux paissant dans les prés se précipitent unanimement à l'abreuvoir) est d'avoir à passer par cette exécution transitoire presque inévitablement.

Si ce rejet ne se produit pas dans la personne, et surtout au moment où l'industrie de masse s'installe à son comble, rien n'est possible. Il y a un besoin de rupture qui doit s'accomplir totalement.

Il ne s'agit pas de bannir les objets du monde, bien au contraire. Une autre anecdote me vient à l'esprit, celle-ci de la fin des années 90, alors que je mixais

(ou essayais) sur une « free » rave-party, dans un large hangar dans la région parisienne. Je mélangeais érudiment, à grands coups de crossfade (passant brutalement d'une platine à l'autre) un tube de la variété française, « Résiste » par France Gallé, et une plage d'un célèbre projet de bruit japonais, Merzbow. Aussitôt j'allais de leur camion où ils se terraient, deux ou trois travailleurs anglais (dont l'un ressemblait à une vieille abeille avec son



tricot rayé mité) qui s'en prirent à moi. J'avais enfreint une règle tacite de « l'underground », ne jamais jouer de titre « commercial », et encore moins en l'entre-coupant de « bruit ». Il fallait religieusement jouer la technocratie du travailleur anglais, au pire, du hardeore. Je dus fuir avant d'être écharpé.

J'avais aussi déplacé des objets d'un monde dans l'autre et la proscription était prononcée. Pour moi c'était la déclaration d'un diétal tout aussi atroce que celui contre lequel ces pseudo « alternos » prétendaient se dresser. Il faut dénier aux objets du monde le crédit qu'on leur attribue, en bouleversant l'éclairage dans lequel ils viennent habituellement. Il faut ébouillanter les choses, les dégraisser, pour en extirper une forme de

vérité, comme elles en contiennent toutes.

Ce dont nous parlons n'est pas une fuite vers l'élitisme, l'exclusion, ou tout espèce de snobisme imbécile. Il s'agit au contraire de répartir les choses autrement, même si ce discours n'a que trop servi.

Ce qui définit la valeur par le nombre doit être révisé. Les faits de masse, dont l'importance dépend du nombre et de la quantité stratégique-économique doit être redimensionnée à sa proportion réelle, qui est celle du plus petit maillon de cette énorme et menaçante chaîne. Et l'apparente faiblesse des choses isolées, mais distinctes, doit être considérée comme le fait d'une puissance bien plus vraie.

Mais pendant que je vous parlais la salle s'est rallumée et notre Empereur du Gigamonde Son Existence Laponéon s'est levé du Géantrône dans la vaste loge faisant face à l'énorme écran de l'Imajestie. Le visage baigné de larmes, il donne une longue accolade aux Comte dans un grand moment d'émotion partagé par toute l'assistance, très réduite. Personne n'a applaudi. À ce degré de ravissement on ne tape pas dans les mains comme un imbécile heureux.

## Qu'est-ce que « le quéâtre ? »

« The world is a stage... »  
Shakespeare

Le quéâtre est cet univers où il n'est point de masse mais le « public », pas de monde mais une « scène », une « salle ». C'est le monde de la représentation sans considération; c'est le monde des amortissements sans modération. Le spectacle a beau lasser, on y dort merveilleusement, et c'est l'essentiel, on en revêt toujours. Le quéâtre est ce qui doit continuer.

# brouhaha

Haha? Ha...rdelan bien sûr, le groupe phare des *Disques du Camp*, l'un des labels du Gigafrère du temps où il était en ligne, au tournant du millénaire\*, composé de deux gradés (l'un du Camp France, l'autre du Camp US) et qui signe, évidemment à titre posthume, la bande-son du pilote de la Série Cam, en compagnie de *Ludwig Bête et Vaine*, *Amochéus Mochgang Mochart*, *Perplex Barquettes* et bien d'autres.

Au quéâtre, et sous la composition déconcertante du groupe *Hardelan*, c'est toute la fureur orchestrale des villes qui est la musique de ce spectacle généralisé. Les motards, les camionneurs, les automobilistes, les conducteurs de train et d'engins de travaux sont les instrumentistes croyant improviser avec toute la liberté de musiciens ignorant qu'ils collaborent à une partition qui se constitue, du moins partiellement. Ils accélèrent et klaxonnent comme on chante à plein poumon, par bonheur



de vivre, ces inconscients, dont l'inconscience fait tout le naturel de leur prestation. Le pot d'échappement, trafiqué par les adolescents, de leurs scooter et mobylette, déceuple le vacarme de leurs moteurs. Dans un monde quéâtralisé jusqu'au trognon, toute manifestation sonore, sous la baguette de chef d'orchestre de nos musiciens, n'a qu'une portée esthétique. D'autant plus si elle ne prétend qu'à l'utilité, et, surtout, publique. Comme les sirènes de police ouvrant la voie à quelque convoi de politicien lancé dans son bolide vers la composition ridicule du sérieux prétendu de sa mission : ce n'est plus qu'un instrumentiste. Mais toute cette bande-son dont la partition se constitue de notations plus étranges que celles des « musiciens contemporains », si difficile que seul le *soldat Guonissant* est l'unique décripteur des partitions du *General Boul* et du *Sergent Neynard* (formant tout deux *Hardelan*), est-elle « mélodieuse » ou parfaitement odieuse ? Aucun critique n'en pourra décider. Elle casse les oreilles, sans doute. Ce n'est pas un argument contre les choses, lorsqu'elles s'expriment

\*amusant, le tournant du millénaire, mises à part les manifestations officielles d'usage, n'a rien signifié. Évidemment. Il faudra beaucoup de temps et de labeur pour en dégager du sens. C'est une horreur que l'histoire et son accomplissement à retardement, principe qui spolie les vivants de leur époque pour les plonger dans la nostalgie du passé ou l'espoir en l'avenir.

ment. On récolte les sons qu'on mérite. Pour moi je les aime comme me berce le temps de la vie qui m'est échue.

Mes contemporains, dans leurs bouchons d'oreille qui les protègent principalement contre la musique de leur époque, écoutent du bruit, de vieux accords harmoniques tombés en désuétude jusqu'au stade du débris auditif, qui les caressent dans le sens du poil nostalgique, parvenant même à leur faire oublier ce qu'est le bruit et ce qu'est la musique aujourd'hui. Ces sons anciennement musicaux, eux aussi produits par des machines spécialisées, ne sont guère faits pour être écoutés et entendus, juste ressasés ; il s'agit d'un remboursement, d'un capitonnage amortissant, assourdissant le terrible chant de la vraie musique, ce brouhaha amplifié par la machiavélique, si judicieusement mise au point par l'architecte, chambre d'écho urbaine, jusqu'au stade de ce qu'on appelle « pollution sonore ». On voit par ce terme bien injustement péjoratif que le grand rêve est d'éteindre toute expression des choses telles qu'elles surgissent dans l'exacte apparence que *Hardelan* restitue, s'opposant courageusement à la suppression de l'esthétique. Il en va de même, bien sûr, dans le domaine visuel. Les choses les plus tonitruantes, les plus vulgaires, les plus atroces sont la part de vérité des choses : pendant ce temps-là, des services spécialisés, palliatifs et

thérapeutiques, façonnent un brouillard de paravents et de faux-semblants bien pires encore, prestiges imités des arts défunts, qui permettent à la souffrance de se soulager par des illusions dont l'inévitable faillite, dans la durée, replonge le sujet dans le désespoir d'un monde paraissant encore plus épouvantable, insupportable. Il faut écouter chanter le scooter, le téléphone, résonner la chute des bonbonnes de gaz sur le sol et se dire que *Mozart* et *Wagner* étaient les précurseurs de ce qu'on entend là. Sans parler de tous ces compositeurs « contemporains » (*Ligeti*, *Penderecki*, *Schnittke*, etc.) exaspérés et méchants, à bout de nerfs, qui ne « composent » que pour assassiner, de rage. On comprend mieux, ainsi, sa propre existence et le moment où elle tente de se déployer. Et on pâtit moins de comprendre un peu.

Mais au travers de ces réflexions, tout devient bruit, tout est musique. Ce sont ces catégories qui, au quéâtre, s'anéantissent l'une dans l'autre sans qu'on puisse les distinguer : c'est une qualité nouvelle, propre au quéâtre. Que les sons soient « plaisants » ou non ne change rien à l'affaire. On veut entendre, et se faire « entendre ». Sinon, où passe notre temps de vie ? Qu'est-ce qui résonne en lui ?

Si le quéâtre est le spectacle total, il est aussi la disparition intégrale du spectacle. Il n'y a finalement plus le moment de

la scène et le moment de la vie. Plus de réel où la fiction viendrait faire instance de mise en scène, ni de plateau où la vie viendrait s'exposer dans des images et pas du tout un amalgame des deux, mais une cohésion qui n'a plus cette figura-



tion-là comme origine. Le faux n'est plus un moment du vrai, ni vice versa. *Hardelan* est typiquement l'auteur non-auteur d'une musique d'un tel type, et sous un jour très personnel. Il n'y a pas jusqu'à ses imbrications des participations des autres musiciens qu'il n'insère avec un génie diaboliquement impereceptible.

On reconnaît la paix assez typique des cimetières que nous traversons, avec son écoeurante tranquillité fusillée par l'angoisse.

## clef

« Voici une clef de lecture de ce pilote de la série télé "Cam", le reel 141, qui vaudra pour la série entière. Imaginez-vous que vous êtes en train de perdre une heure à la terrasse d'un bistro, sans la moindre revue pour vous désennuyer ; alors vous reluquez les passants qui passent en suivant le fil de vos pensées. Elles sont interrompues sporadiquement par la conversation de vos voisins, un peu bruyants, conversation dont vous ne saisissez que des bribes, en raison du boucan infernal de la rue. Vous ne savez guère ce dont il est question et cela ne parvient pas vraiment à soutenir votre attention... pourtant par moment cela titille votre curiosité et vous êtes agacé de n'en pas tout entendre, sans que cet effort devienne primordial sur vos pen-

sées qui suivent leur cours. Finalement l'heure passe ainsi et vous retournez à vos affaires. »



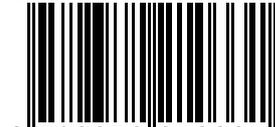
LE GIGAFRÈRE

le quéâtre est une publication des presses de lassitude.

INFO@LASSITUDE.FR

LASSITUDE.FR

GRATUIT FRANCE 2014 - XI



9 782372 210331